

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 40

Artikel: Méran : journal d'une jeune malade
Autor: Heyse Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253174>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 40

Supplément du Dimanche 4 Octobre

1903

MÉRAN

JOURNAL D'UNE JEUNE MALADE (Suite)

Sachant que je ne trouverais pas Morrik au Wassermuer, mes pas se sont dirigés machinalement vers le pont. Je ne sais à quoi je pensais, lorsque tout à coup le Polonais a comme surgi de terre à côté de moi et m'a saisi la main. Mon effroi était tel que je ne pus pas même pousser un cri; je le regardai avec terreur, il semblait aussi ne pouvoir trouver des paroles. Bientôt cependant il commença, d'abord en mauvais allemand, puis en français, à s'excuser avec une extrême volubilité de sa conduite de l'autre jour: c'était un accès de douleur et de jalousie qui l'avait mis hors de son bon sens, et il était prêt à se couper la main qui avait pris la bride de mon mulet, si cela pouvait m'apaiser. En vain je cherchais à me dégager tandis qu'il me parlait. Je regardais de tous les côtés: personne! Enfin mon courage et mon orgueil reprirent le dessus; je réussis à retirer ma main en lui demandant de quel droit il adressait un tel langage à une inconnue. Il se tut un instant, sa figure était agitée d'un tremblement nerveux, puis... mais ce qu'il me dit je l'ai oublié, je veux l'oublier. Je l'écoutais comme s'il s'adressait à une autre. Seulement quelques menaces contre Morrik me firent craindre que ce fou ne pût être dangereux. Je ne sais ce que je répondis, mais cela produisit de l'impression sur lui, car, ôtant son bonnet: — Madame, dit-il d'un ton tout à fait doux et d'un air découragé, pardonnez-moi, j'ai perdu la tête. — Il me fit un profond salut, et descendit un sentier sur lequel je pus suivre longtemps des yeux sa sombre personne au milieu des saules.

Maintenant la pitié chez moi l'emporte sur l'indignation. Est-il donc possible qu'un mourant regarde une mourante avec d'autres sentiments que ceux de la tristesse ou de la résignation?

Evidemment son esprit est troublé. Faut-il en parler à Morrik? Oui, car s'il m'arrivait encore de rencontrer

ce fou, l'effroi pourrait bien me rendre incapable de le maîtriser.

Quelques jours plus tard.

Je n'ai pas eu besoin de raconter ce désagréable incident à mon ami, le malheureux qui me faisait peur ne se trouvera plus sur mon chemin. Ce matin, l'hôtesse m'a raconté qu'un jeune homme était mort la nuit dernière. D'après sa description, ce ne peut être que le pauvre fou. On l'a trouvé mort d'un coup de sang dans son lit.

Je me reproche de lui avoir parlé trop durement peut-être; mais je n'avais pas d'autre arme que la parole, et son regard était terrible. D'ailleurs je ne pouvais pas savoir au juste s'il était ou non dans son bon sens.

Le 23.

J'ai reçu ce matin une visite à laquelle, certes, je ne me serais jamais attendue: c'était le bourgmestre de la ville de Méran. Il venait me remettre une lettre, accompagnée du testament de son auteur, qui me constitue sa légataire universelle. Je demeurai stupéfaite... Je jetai les yeux sur la lettre; l'écriture m'était inconnue, l'adresse était en français, ce qui me causa je ne sais quelle vague terreur. Mon étonnement parut mettre le bourgmestre à son aise. Il avait cru sans doute que des relations intimes existaient entre le défunt et moi, et il redoutait une scène déchirante.

— Voulez-vous lire cette lettre maintenant ou plus tard? — me demanda-t-il.

Je l'ouvris et la lus. Mon cœur battait à se rompre; mais je ne laissai pas voir mon émotion, du moins je l'espère. La lettre contenait le même langage qui m'avait mise hors de moi lorsque je l'entendis sortir de la bouche du malheureux insensé; à peine l'expression en était-elle un peu tempérée par l'idée de sa

mort prochaine. Je ne pus déchiffrer complètement ces lignes tracées par une main fiévreuse.

Quand je posai la lettre, le bourgmestre se tourna vers moi d'un air tout à fait bienveillant.

— Tout cela, lui dis-je, n'est pas moins incompréhensible pour moi que pour vous.

Alors, il me laissa copie du testament afin que je pusse le lire à tête reposée avant de prendre une décision.

— Si vous êtes majeure, ajouta-t-il, et n'avez par conséquent besoin d'aucune autorisation, permettez-moi de vous conseiller d'y réfléchir mûrement et de ne pas refuser à la légère un don pareil. Je reviendrai dans quelques jours.

Il faut que je sorte; je ne puis rester dans la même chambre que ces feuilles de papier qui sentent la fièvre. Je les relirai plus tard. Sans nul doute, cet héritage doit appartenir aux pauvres de Méran.

Le 25 novembre.

C'est le dernier coup; il a si bien ébranlé l'arbre jusque dans ses racines, qu'un orage n'est plus nécessaire pour le renverser, la main d'un enfant le jetterait par terre. Faut-il que le malheur me soit venu du côté où je me croyais le plus assurée de trouver aide et secours!

J'ai rencontré enfin Morrik aujourd'hui. On lui avait parlé du testament; il n'avait pas douté de mon refus. J'éprouvai le besoin de lui tout raconter; je tenais à lui prouver combien le pauvre fou m'était indifférent. J'insistai sur l'effroi qu'il m'avait inspiré, sur le danger de laisser libre un homme évidemment privé de sa raison et tout à fait incapable de comprendre la portée de ses actes et de ses paroles.

— Vous êtes dans l'erreur, chère Marie, me dit Morrik; il n'était pas plus fou que moi, qui suis assis près de vous et ne vous cause aucune frayeur. Et n'a-t-il pas sur moi un avantage? Son cœur est délivré de ce qui oppresse encore le mien.

— Je ne vous comprends pas, repartis-je, et vraiment je ne comprenais pas du tout.

— Mieux vaut me taire, reprit-il; à quoi cela nous mènerait-il?

Après un moment de silence, il ajouta: — Non, je ne vois pas quel bon résultat pourrait avoir mon silence. Vous vous imaginerez quelque chose de pire. Est-on indigne de pitié, comme vous paraîsez le croire, lorsqu'en face de la tombe s'offre à nos yeux un bonheur qui embellirait notre vie, si ce n'était trop tard? est-on indigne de pitié parce que du fond de notre cœur sort un cri de désespoir et de colère, parce qu'avant de mourir on voudrait pouvoir serrer dans ses bras sa fiancée, exhaler sur ses lèvres son dernier soupir? Voilà ce qui est arrivé à ce pauvre jeune homme, qui maintenant dort déjà, et c'est ainsi...

Il s'arrêta, me regardant. La promenade était déserte; il saisit ma main: — Vous tremblez aussi devant moi; avez-vous oublié ce que je vous ai dit?

J'étais incapable de prononcer un mot; seulement je sentais bien que mon dernier bonheur m'échappait, qu'il fallait renoncer à cette confiance parfaite, à ce commerce agréable, cordial et doux, auquel je m'étais si vite habituée. J'allais rentrer dans ma solitude. — Je vais me retirer, lui dis-je, je ne suis pas bien. Restez ici, jouissez encore de ce soleil qui

me fait mal à la tête. Je vous écrirai ce soir, si je suis mieux.

Je me levai, lui tendis une dernière fois la main, le suppliant du regard de ne plus rien me dire, et je le quittai... Tout est fini!

Maintenant voyons si je puis me recueillir assez pour lui écrire.

Le soir du même jour.

Voici ma lettre. J'en garderai le brouillon dans mon journal. Depuis qu'elle est écrite, je me sens physiquement mieux, mais le malaise de l'âme est toujours de même.

« Cher ami,

« Laissez-moi vous dire adieu pour cette vie et au revoir dans l'autre. Les derniers mots que vous m'avez adressés aujourd'hui m'ont troublée, abattue. Je donnerais beaucoup pour que nous fussions demeurés comme précédemment bons camarades jusqu'à la fin; mais, puisque cela ne se peut pas, je vous remercie d'avoir parlé. Si ce congé vous est pénible, puissiez-vous l'accepter avec douceur et retrouver bientôt le calme avec lequel naguère nous regardions le passé et l'avenir!

« Il est probable que nous aurons l'occasion de nous rencontrer. Bornons-nous à nous saluer comme si nous n'étions déjà plus de ce monde. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon amitié ne cessera de veiller sur vous; mais, je vous en prie, rendez-moi la vôtre, qu'un moment d'oubli semble avoir éclipsée.

« Adieu, cher ami, et si vous voulez me prouver que vous avez compris ces lignes telles que mon cœur les a dictées, ne me répondez pas.

« Marie. »

Le 30 novembre.

Je regrette la neige et la glace, l'hiver sombre et froid de mon pays. Ce soleil qui brille tous les jours blesse mes yeux et mon cœur également. Ce matin, j'ai ressenti une joyeuse surprise en voyant les rues et les toits blancs de neige; mais elle a vite disparu, déjà les promeneurs circulent à pied sec le long de l'avenue des peupliers.

Mon père m'a écrit qu'il m'approuve de n'avoir point accepté le legs du Polonais. J'en ai tout de suite avisé le bourgmestre, et j'ai déjà reçu de lui une lettre de remerciement au nom des pauvres. Dieu soit loué, c'est une affaire complètement terminée.

J'écris peu maintenant, parce que chaque jour ressemble au précédent, comme les feuilles du même arbre, qui sont toutes jaunes à la fin de l'automne et tombent l'une après l'autre.

Le 11 décembre.

Je suis allée ce matin à neuf heures aux ruines de Zéno en suivant le vieux et cher sentier, mais non plus avec le même cœur. Lorsque je passai devant sa pension, il était sur le seuil de la porte, me vit et demeura immobile comme une statue. Je n'osais le regarder; mais un coup d'œil rapide suffit pour me montrer qu'il était très sérieux et plus blême encore que jadis. Il ne me salua pas et parut s'effacer dans l'embrasure de la porte, comme s'il craignait de me faire peur. Je continuai ma route, la tête baissée.

J'ai trouvé la montagne plus rude que la première fois; c'est que je me suis affaiblie, et puis j'étais bien plus gaie alors.

(A suivre)

PAUL HEYSE.



Famille d'autruches en captivité